



HAL
open science

Mondialisation de la communication : la diversité des cultures en question

Paul Rasse

► **To cite this version:**

Paul Rasse. Mondialisation de la communication : la diversité des cultures en question. Questionner la diversité culturelle. Une mondialisation sous influences, 1, L'Harmattan, pp.11-29, 2023. hal-04254040

HAL Id: hal-04254040

<https://hal.science/hal-04254040v1>

Submitted on 23 Oct 2023

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Distributed under a Creative Commons Attribution 4.0 International License

Mondialisation de la communication : la diversité des cultures en question

Paul Rasse

Université Côte d'Azur, SIC.Lab Méditerranée

En ouverture de cet ouvrage, il me paraît important de revenir aux origines la diversité culturelle, avant de mettre en évidence comment elle se transforme, disparaît ou se recompose sous le fait des technologies de la communication. En conclusion, nous nous demanderons si l'on peut envisager des moyens de la protéger.

Aux origines : diversité des milieux et diversité des cultures

Quand au paléolithique, l'homme invente l'agriculture et devient sédentaire, il renonce aux migrations, à la mobilité caractéristique de l'époque antérieure, celle des chasseurs-cueilleurs. La dynamique sociale change du tout au tout. Il s'enracine dans un territoire qui lui impose de composer avec son écosystème au fur et à mesure qu'il le colonise. Mieux il s'installe, cultive, construit, accumule et stocke, plus il doit jouer avec le milieu qu'il habite et s'y adapter pour en tirer le meilleur parti possible. Quelques éléments de base font l'essentiel de la nourriture du paysan : les céréales, le blé surtout, mais aussi l'orge et le millet en Europe, le riz en Asie, le maïs en Amérique, le manioc en Afrique, et beaucoup plus tard, la pomme de terre, qui sauvera l'Occident des famines. S'y ajoutent encore le beurre et les graisses animales ou l'huile d'olive qui partagent le nord et le sud de l'Europe, le lait partout, le fromage, là où les conditions de température permettent d'en fabriquer, le vin dont la consommation s'étend avec la domination romaine au plus loin qu'on ait pu acclimater la vigne, les bières de riz, de mil, de maïs ou de diverses céréales, ailleurs... À cela s'ajoutent les productions locales complémentaires de fruits et légumes, frais à la belle saison, séchés le reste de l'année, quand cela est possible. La chasse contrairement à ce que l'on imagine, joue un rôle mineur dans l'alimentation ; si elle fournit parfois encore un complément bienvenu, les populations ne peuvent compter sur elle pour se nourrir quotidiennement ; elle demeure surtout

un plaisir aristocratique d'hommes¹. Autre constante : la consommation de viande diminue au fur et à mesure que la densité de la population s'accroît, car l'agriculture a un rendement bien supérieur à l'élevage et permet de nourrir plus de bouches sur un même territoire². Et cela conduit à réserver la viande aux régions les plus fertiles et aux classes sociales les plus riches, alors que la majorité n'y a progressivement plus accès qu'à de rares occasions et devra se contenter, pendant des siècles, de bouillies ou de soupes.

À partir de ces quelques données générales, la dynamique instaurée entre les éléments diffère profondément en fonction des solutions originales que chaque société a dû inventer pour organiser sa vie et en produire les moyens, en exploitant les caractéristiques spécifiques, géologiques, physiques, climatiques du lieu. Et chacun de faire au mieux, sur son territoire, aux prises avec la puissance d'une nature débordante, démesurée au regard des pauvres moyens de l'homme et de ses faibles capacités d'action ; au début sans outil ni technique, ou si peu. La houe, le bâton à fouiller, le pilon, la hache, le marteau et autres percutants, quelques principes d'irrigation, d'engraisement et de rotation des cultures. La diffusion du progrès est bien lente. Le monde paysan est immobile, seul le mouvement des saisons, constamment, qu'elles soient bonnes ou mauvaises, rythme la vie en profondeur, forme un temps cyclique qui paraît tourner sur lui-même, tant la diffusion des innovations est lente, presque imperceptible, freinée par la pauvreté des moyens disponibles, la prudence des paysans qui les pousse à recommencer immuablement, chaque année, de la même façon. À cette cadence, les conditions de vie restent rudimentaires ; dès qu'elles s'améliorent, la poussée démographique rattrape le progrès, entraînant une pression permanente, une lutte acharnée, sans répit, pour la survie. Les résultats sont maigres, maintenant les communautés au bord du gouffre. Qu'une récolte soit mauvaise, et déjà la famine atteint les plus démunis ; que cela se reproduise deux ou trois fois de suite et elle jette la société tout entière dans la misère et le chaos.

Mais l'agriculteur s'accroche, il n'a pas le choix, il est là maintenant et doit faire avec ce qui l'entoure, avec les ressources qui lui sont accessibles, qu'il doit ménager, exploiter, combiner entre elles, obstinément. Et plus il s'accroche et plus il apprend à jouer avec les contraintes et les potentialités spécifiques du milieu qu'il habite, plus il se différencie. Plus il vit replié sur lui-même, sur sa communauté de base, plus il invente des solutions qui lui

1 – Dans les fouilles des dépotoirs gaulois, par exemple, on trouve très peu d'ossements d'animaux sauvages.

2 – Il faut entre quatre et dix calories végétales pour obtenir une seule calorie animale.

sont propres. Plus il développe des attitudes, des façons de dire, de nommer et d'interpréter le monde, qui n'appartiennent qu'à lui et aux siens, sa famille, son clan, ses alliés, et plus les uns et les autres se différencient. La conjugaison de l'autarcie et de milieux diversifiés fera la diversité culturelle des communautés et des paysages nés de cette rencontre de l'homme et de son milieu, de l'acharnement du premier à vivre à partir de ce que le second lui permet.

C'est pourquoi les historiens de l'école des Annales – qui, à la suite de Lucien Febvre et de Marc Bloch, ont renouvelé les études historiques – ont dès le début attaché tant d'importance à la géographie. Ils défendent que les contraintes géophysiques et climatiques d'un territoire déterminent bien des formes que prend le mouvement long de l'histoire (Bruguière 2006). Duby s'en félicite à propos des monographies régionales, fertiles parce qu'elles ont appris « à circonscrire convenablement un territoire ; à considérer l'ensemble des hommes qui le peuplent dans leur rapport avec ce milieu, c'est-à-dire avec la nature longuement façonnée par l'histoire ; à mettre en relation les multiples forces intervenant pour donner à cette population ses formes et pour faire évoluer celle-ci » (Duby, 1990, 241).

Braudel nous en fournit un bel exemple avec ces deux grandes œuvres, *La Méditerranée* et *L'Identité de la France* (Braudel, 1987 & 1990). Chaque fois, il procède de la même façon : il commence par inventorier les caractères du milieu, le relief, puis le vent, la mer, les microclimats, les sols, leur couverture floristique. Dans cette perspective, conseille-t-il, il faut « *rechercher la divergence, le contraste, la rupture, la frontière* » (Braudel, 1990 ; 46). Et de montrer ensuite comment les hommes, à partir de ces données, ont inventé des solutions diversifiées, au fil des générations qui se poursuivent, empilées les unes sur les autres dans une continuité si lourde qu'elles apparaissent à première vue immuables et qu'il faut le mouvement des siècles pour que se dessinent les mutations. Entendons-nous : « *L'élément décisif, dit-il, ce n'est pas la terre, la nature, ou le milieu, c'est l'histoire, c'est l'homme prisonnier en somme de lui-même, car héritier et continuateur des actes, faits et gestes, techniques et traditions de ceux qui l'ont précédé sur sa propre terre et en ont modelé le paysage, l'engageant à l'avance dans une série de déterminisme rétrospectif, dont il est, au demeurant, rarement conscient.* » Mais, précise-t-il plus loin, « *cette accumulation d'histoire prodigieuse* » ne s'est pas faite n'importe où, et de citer Vidal de la Blache : « *L'histoire d'un peuple est inséparable de la contrée qu'il habite [...] Il faut partir de cette idée qu'une contrée est un réservoir où dorment des énergies dont la nature a déposé le*

germe, mais dont l'emploi dépend de l'homme » (Braudel, 1990 ; 265-266). À la lecture de son œuvre, on voit bien comment la diversité des microclimats et des micro-milieus a fait la diversité de la France et la diversité des modes de vie autour de la Méditerranée, sa richesse ensuite, quand les civilisations conduisent à la rencontre de mondes si différents les uns des autres.

Il a bien fallu que chacune apprenne à jouer des contraintes du milieu, confrontée aux puissances d'une nature apprivoisée, mais jamais vraiment contrôlée, toujours susceptible d'emporter les récoltes dans la sécheresse, les pluies torrentielles, les nuées d'insectes. Et à chaque printemps, ce renouveau sidérant, ce prodige de la nature qui se relève des outrages de l'hiver, explose, se répand partout, même là où on ne l'attendait plus ; et l'intelligence, le travail des communautés obstinées, agrippées, pour endiguer et diriger ce flux, tenir un peu, si peu, juste de quoi vivre. Avaient-elles le choix ? Pour survivre, il a fallu adapter les techniques venues d'ailleurs en fonction des caractéristiques de chaque terroir, sélectionner les espèces et les variétés, imaginer des façons culturelles susceptibles du meilleur profit, ici une race de chèvre ou de vache, là un cépage de vigne, une façon de faire du fromage, d'assembler son vin, de cuisiner les aliments, de moudre le grain ou de conserver les récoltes, de cuire le plâtre, de bâtir sa maison, de monter des charpentes et de couvrir son toit. Et bientôt se dessine, s'affirme le terroir comme résultant de siècles d'acharnement, d'ingéniosité à vivre sur un espace, d'observations, d'innovations, pour inventer les meilleures façons de produire les conditions d'existence, au mieux des possibilités offertes par chaque contexte particulier. Le langage est un élément de culture particulièrement probant, il marque les frontières d'un territoire parce qu'il est profondément dépendant de l'expérience des communautés qui l'habitent et qu'il exprime un vaste ensemble de significations communes. Qu'en est-il encore au début du XIX^e siècle ? Chaque métier, paroisse, terroir a son vocabulaire, ses tournures idiomatiques, son dialecte ; alors que la langue officielle, celle des nations, peine à s'imposer.

Pauvreté et dynamique des premiers moyens de communication

Il est de plus en plus difficile d'imaginer ce qu'était un monde sans moyens de communication, sans routes, sans réseau connecté. Un monde où les communautés étaient contraintes de vivre en autarcie, de produire sur place l'essentiel de ce qui était nécessaire à leur existence quotidienne parce que tout devait être transporté par de mauvais chemins, à dos d'homme ou de

bête qu'il faut encore abreuver, nourrir, héberger chaque jour. Si bien que l'essentiel des échanges se faisait au mieux dans un rayon de quelques kilomètres autour de la ferme, du village ou du bourg. Bien sûr, depuis la nuit des temps, les savoirs techniques, les cultures, les religions, les métaux précieux voyageaient avec les hommes, mais cela restait l'apanage des princes et de leurs administrateurs, des militaires et des marchands, des évangélistes ou des explorateurs. La masse des populations était immobile, seules les guerres ou les famines pouvaient les pousser à l'émigration, le plus souvent sans retour. Les historiens ont trop souvent tendance à négliger le coût des transports. Tant que l'on en reste à l'histoire des élites, la question ne se pose pas. Depuis toujours, elles voyagent sur des chaises à porteur, à dos d'homme ou de cheval, sur des navires à voiles ou des galères à rames, le coût énergétique de leurs déplacements ne compte pas ; mieux il est à la mesure de leur puissance. Mais dès lors qu'il s'agit de la circulation quasi-organique indispensable à la vie collective, des échanges concernant l'ensemble des populations, les dépenses d'énergie vitale nécessaires aux déplacements doivent rester faibles, car toutes les forces sont déjà mobilisées pour produire l'indispensable, pour assurer les conditions d'existence de la société.

On peut distinguer deux grandes révolutions des moyens de communication parce qu'elles ont transformé radicalement, non pas seulement les modes de vie des élites, mais celui de l'ensemble des populations. Ce n'est pas l'invention technique qui les définit, mais la dynamique sociale qu'elles suscitent. La première est celle des transports, au XIX^e siècle, avec le train et les *steamers* à vapeur ; la seconde, celle de l'informatique et de la connectique. Elle a à peine une trentaine d'années qu'elle bouleverse déjà nos existences, notre conscience du monde et de l'autre.

Nous connaissons les représentations des premières grandes routes commerciales, celle de la soie depuis Xi'an ou Lanzhou en Chine à travers les hautes montagnes de l'Asie centrale, vers l'Inde et la Perse, celle de l'ambre depuis les bords de la mer Baltique en Estonie par l'Europe orientale jusqu'à la Méditerranée, celle de l'encens encore à travers les déserts depuis la corne arabe vers la Méditerranée. On oublie que le transport était si long et hasardeux, mobilisait tant de moyens, qu'il était réservé à des marchandises précieuses, légères auxquelles on assignait souvent des vertus médicales, magiques. Ce qui en faisait à l'arrivée des produits d'un luxe fabuleux, réservés aux élites aristocratiques des grandes civilisations de l'Antiquité. On parle aussi beaucoup des fameuses grandes voies romaines, tant vantées pour leur efficacité ; mais elles étaient avant tout des routes militaires, toujours

en cours de réparation, tout en côtes et en pentes, parce que pour des raisons stratégiques, elles suivaient les crêtes, ce qui les réservait pour l'essentiel aux armées et aux scribes de l'Empire, au maintien de l'ordre, à l'administration et à la levée de l'impôt.

Les seules voies de communication performantes, permettant de transporter des marchandises et des hommes en quantité, se sont édifiées sur l'eau. Les premières civilisations sont nées le long du Nil, de l'Euphrate et du Tigre, trois fleuves relativement faciles à naviguer, qui ont permis d'unifier de vastes pays. Avec la mer, les moyens de communication changent de dimension. Ils participent à la dynamique des civilisations cosmopolites, faites de la rencontre entre différents empires. Ce n'est pas par hasard que la Méditerranée est devenue berceau des premières grandes civilisations occidentales de l'Antiquité ; elle se trouve au centre de pays et de terroirs diversifiés qu'elle a permis de mettre durablement en relation. Ce sont les peuples de la mer Égée, poussés par un cabotage d'îles en îles, qui auraient révolutionné cette navigation embryonnaire en développant des bateaux allant à rames et à voiles, carénés, mais surtout munis de quilles. Les historiens y voient l'ancêtre des lointains navires phéniciens et grecs ; les premiers pouvaient transporter jusqu'à 36 tonnes de denrées commerciales, les seconds jusqu'à 120 tonnes ; au mieux de l'Empire, les plus grands navires romains transportaient 150 à 200 tonnes et jusqu'à 10 000 amphores (Braudel, 1988 ; 54-57. Braudel, 1987 ; 278). En comparaison avec les transports terrestres, l'échelle change ! L'essor de la navigation a fait de la Méditerranée le premier vrai réseau de communication (Braudel, 1988 ; 79). L'Égypte, la Mésopotamie, l'Asie Mineure, Mycènes, la Crète, deviennent cosmopolites, et la Méditerranée un espace économique utilitaire.

À partir des voies de communication fluviales et maritimes, se développent des villes, non plus seulement de gros bourgs qui organisent l'échange, le troc entre villages, mais des agglomérations structurées dans une tout autre perspective, celle du négoce et de la spéculation, à la mesure du monde que dessinent les nouveaux réseaux. Leur tête est ailleurs, dans la conscience de cet « ailleurs » et des avantages que ces civilisations auraient à tirer des différences que les unes et les autres cultivent laborieusement. Tel bien, ici si rare et prisé, est produit en abondance là-bas ; telle façon de faire là-bas serait bien utile ici aussi. Bientôt, les cités accumulent la richesse, et par conséquent, les possibilités d'investir, de se lancer dans d'autres entreprises qui élargiront davantage encore leur pouvoir d'action. Comme il faut contrôler, comptabiliser, garder la mémoire de toutes les transactions, l'écriture vient.

Rudimentaire et d'un usage compliqué d'abord, réservée aux princes et aux scribes qui leur sont attachés, elle se simplifie à partir du X^e avant notre ère, au fur et à mesure que les marchands se l'approprient pour leurs activités dans différentes langues, ou que les savants l'utilisent pour accumuler et stocker les connaissances. Dans les palais des princes et des riches marchands débordant sur la ville cosmopolite, une extraordinaire culture d'échanges se met en place, qui emprunte ici et là, qui brasse les modes et les goûts, les religions et les connaissances. La Méditerranée devient cet immense espace de communication qui fera la dynamique de l'Antiquité, reliant entre eux les ports des grandes cités autant que les colonies implantées sur tous les rivages jusqu'aux confins occidentaux.

Cependant, cette circulation reste toujours coûteuse. La construction et l'entretien des navires épuisent les hommes et les forêts. Entre les villes, dans l'économie-monde, ne circulent que des produits de luxe ou d'usage exceptionnel, servant au prestige et au plaisir des élites, à leur domination symbolique ou militaire. Les réseaux de communication n'irriguent que les sociétés établies à leurs abords, les villes des bassins fluviaux ou les ports, laissant d'immenses espaces vides, repliés sur eux-mêmes, à l'écart du temps et du monde. Et quand les grandes civilisations s'effondrent sous le poids des déséquilibres et des convoitises qu'elles suscitent, les pays se referment sur eux-mêmes. Les villes, quand elles demeurent, s'étiolent, s'enclosent de murs, se replient sur leur région, comme les villages sur leur territoire et les familles sur l'autarcie. Et déjà, d'une vallée à l'autre, on ne se comprend plus ; les langues divergent tout comme les traits culturels ou les modes de vie. Chaque communauté ne doit plus alors compter que sur elle-même pour assurer ses conditions d'existence en s'efforçant d'exploiter au mieux son environnement immédiat.

Dans la quatrième de ses *Dix-huit leçons sur la société industrielle*, Raymond Aron reprend la proposition de Paul Valéry selon laquelle : Napoléon Bonaparte mettait à peu près le même temps que Jules César pour aller de Paris à Rome. Autrement dit, depuis l'Antiquité, les moyens de communication n'avaient quasiment pas évolué en dépit d'importantes améliorations techniques comme le cerclage des roues de chariot, le train mobile, ou le collier d'épaule et le palonnier pour l'attelage en ligne (Daumas, 92 ; 5). « *Que ce soit en Europe, aux USA ou en Chine, que ce soit avec des chevaux, des voitures, des bateaux, ou des coureurs à pied, il est de règle de faire au plus 100 km par 24 h* » (Braudel, 1988 ; 372).

Bien sûr, depuis la Renaissance, sur les océans, les marins avaient ouvert de nouvelles routes maritimes et s'étaient lancés dans l'exploration du monde. Les cartographes avaient maintenant une bonne idée de la configuration de la planète. Mais pour longtemps, le transport se limite là encore à l'acheminement des armées, des prêtres, des colons, et au pillage des matières précieuses, comme l'or inca. Les premiers navires à se lancer dans l'exploration commerciale de l'Afrique ou de l'Amérique ramènent tout juste de quoi couvrir leurs frais, si bien que pour rentabiliser les voyages, s'installe le triangle des négriers. En Amérique, la civilisation coloniale est une civilisation de table rase ; aussi bien en ce qui concerne l'agriculture que les arts, elle se construit sur la dévastation des cultures antérieures. La conquête du monde avec son cortège de misères, déstabilise à l'extérieur les économies locales, ruine les systèmes d'échanges précédents par la violence et la performance des techniques de guerre, mais aussi d'agriculture et d'industrie. En Europe, elle dynamise le commerce, prépare la révolution industrielle, mais bute toujours sur la pénurie et le coût des moyens de transport.

Or, un processus est en marche : les crises, les décadences, les ruptures, même quand elles durent des siècles, n'arrêtent pas l'essor inexorable des moyens de communication qui nouent les économies et les sociétés entre elles. Il faut des siècles, mille ans, pour rassembler les civilisations de la Méditerranée et les tenir dans la *Pax romana*, avant que ne s'effondre l'Empire, incapable d'assumer ces réseaux de communication indispensables à son existence. Il faut mille ans encore pour refermer le grand trou de la fin de l'Empire et sentir le frémissement d'une mutation qui s'affirme à force de renaissances, et qui n'advient qu'avec la machine à vapeur.

La première révolution des moyens de communication, celle du transport mécanisé

Le train et les *steamers* à hélice représentent la première grande révolution, celle qui va rendre acceptables les coûts de transport, dynamiser l'Occident, l'engager dans une profonde mutation en dépit de deux guerres apocalyptiques. En un demi-siècle, l'Europe, se couvre d'un réseau de chemins de fer, et bientôt, les routes relient chaque village aux gares, et chaque gare aux ports où les *steamers* à vapeur prennent le relais. Les conditions technologiques ouvrent la voie à un changement radical ; marchandises et hommes commencent à voyager d'un bout à l'autre des nations, puis des empires coloniaux, avec régularité et à des coûts suffisamment bas pour être

accessibles à tous. En 1912, il ne faut plus que 5 jours et demi pour traverser l'Atlantique, alors qu'un siècle plus tôt, le même voyage durait encore 45 jours. À l'intérieur des pays moins développés, en Argentine, en Uruguay, dans les colonies, l'implantation de voies de chemin de fer ouvre d'immenses espaces à la régularité des transports et aux opportunités commerciales qui les accompagnent.

Les nouveaux moyens de transport bouleversent les règles de l'autarcie et ouvrent leur univers à une multitude de produits importés à moindre coût par le chemin de fer, jusque dans les villages les plus reculés. Paradoxalement, cela conduit chaque terroir à miser sur ses principales caractéristiques, chaque communauté à cultiver son identité et à se révéler sous ses meilleurs atours. La différence était là sous-jacente, résurgente, dans les façons de faire, de parler, de travailler, d'habiter, de s'habiller, depuis qu'une communauté, accrochée à sa terre, s'efforçait d'y survivre, coupée des autres par la difficulté des moyens de communication. Jusque-là, les communautés étaient submergées par les nécessités de l'autarcie, obligées à tout produire dans une grande pauvreté de moyens, manquaient toujours de forces, se dispersaient en mille activités, indispensables mais terriblement dispendieuses, mobilisant tant d'énergie pour des résultats médiocres, parce que toujours aux limites du possible.

Aussi longtemps que les denrées agricoles devaient être portées à dos d'homme ou de mule, par de bien mauvais sentiers, il n'y avait pas d'intérêt à produire plus que l'indispensable, auquel s'ajoutait, à la rigueur, le peu qui pouvait être péniblement commercialisé sur le marché voisin. Bref, l'autarcie obligeait chacun à se limiter dans les productions les mieux adaptées au contexte géographique, pour s'efforcer de produire des denrées peu rentables, mais indispensables à l'économie et à la survie de la communauté. Ces dernières, souvent aux limites de leurs possibilités d'adaptation, exigeaient un soin continu pour de bien faibles rendements et de maigres récoltes. L'arrivée du train change la donne, il apporte tout cela à bien meilleur compte, depuis des régions et des industries où des conditions bien plus favorables facilitent la production en quantité et à moindre coût. En contrepartie, chaque pays, chaque communauté, et chaque famille d'agriculteurs doivent s'efforcer de produire ce qui correspond le mieux à ses propres conditions, pour l'exporter et se procurer les liquidités nécessaires aux nouveaux échanges commerciaux.

Le rattachement des villages par des routes carrossables aux voies de chemin de fer permet à chaque terroir de développer ce qu'il sait faire de mieux, ou encore de se lancer dans de nouvelles productions, destinées à l'exportation. Les pays se recomposent autour de leurs pôles d'excellence.

Ils peuvent désormais se spécialiser dans telle ou telle fabrication, acquérir des savoirs techniques spécialisés, développer des savoir-faire spécifiques, pour améliorer la qualité des fabrications, et tant bien que mal répondre aux conditions du marché. Avec le train, encore, parviennent les engrais chimiques, les phosphates, les guanos pour fertiliser les sols. De nouvelles variétés de plantes, de greffons ou de porte-greffes, de nouvelles races animales, peuvent être croisées avec les éléments indigènes bien adaptés au milieu, mais généralement trop rustiques, afin d'en améliorer la productivité. Et bien d'autres choses encore arrivent par le train, comme le sel et le sucre, qui étaient autrefois des denrées de luxe et sont maintenant largement employés pour saler la viande ou confire les fruits avant de les exporter dans tout le pays. L'essor des échanges favorise la diffusion des nouvelles technologies : outils, produits phytosanitaires, médicaments, matériaux de construction, accompagnés des savoirs qui vont avec, et tout cela développe de nouvelles attitudes, plus propices au changement et plus attentives aux opportunités venues de l'extérieur.

Les moyens de transport permettent désormais d'une part, d'approvisionner d'immenses usines qui produisent à la chaîne, en masse et à moindre coût, des objets standardisés de grande consommation et d'autre part, de les distribuer, de les acheminer un peu partout dans le monde pour les commercialiser. Pour avoir imaginé la fabrication d'une automobile rudimentaire mais accessible aux classes moyennes, en poussant à son paroxysme la division des tâches et en jouant au mieux des économies d'échelle permises par la production en masse d'objets standardisés, Henry Ford symbolise ce passage où le règne de la marchandise industrielle s'étend à la vie quotidienne des populations et à la société tout entière. Le fordisme excelle dans la fabrication en grande série et à coût dégressif d'objets domestiques, notamment de récepteurs télévisuels, d'appareils phonographiques, informatiques, dont l'usage se simplifie en même temps que leur coût baisse, pour les rendre toujours plus accessibles à des fractions toujours plus larges de population. Pour les alimenter, des conglomérats se structurent en industries culturelles qui contrôlent l'ensemble de la production. La presse à grand tirage, le cinéma, puis la télévision et autres industries culturelles de plus en plus puissantes concentrent les moyens d'expression dans quelques immenses entreprises, conçues, aménagées, spécialisées pour la production de masse, accaparant l'essentiel des possibilités de financement et des réseaux de diffusion.

Les *mass media* connaissent un développement formidable, parce qu'ils accompagnent, soutiennent et renforcent les nouveaux modes de vie.

Comme l'automobile à partir des années cinquante, l'informatique et le téléphone portable plus tard, ils répondent parfaitement aux exigences de la fabrication industrielle ainsi qu'aux aspirations des populations, tout comme aux nouveaux modes de vie de la société fordienne. Ils se glissent dans les interstices, dans les fissures provoquées par les mutations sociales, et finalement les font éclater jusqu'à réorganiser à leur avantage toute la vie quotidienne. Le développement des banlieues est facilité par la voiture qui devient progressivement indispensable. Face aux contraintes astreignantes des transports ferroviaires collectifs, elle symbolise la liberté retrouvée, l'indépendance des sujets par rapport à la collectivité et à l'espace qui jusque-là imposaient aux hommes de vivre agglutinés. Elle permet le lien entre les différents lieux d'existence de la famille : le travail, les loisirs, le supermarché, le logement, qui peuvent désormais s'éloigner les uns des autres pour être rationnellement organisés sur le modèle fordien. La télévision vient à point pour remplir le vide créé par l'affaiblissement des formes denses de la sociabilité urbaine antérieure, en même temps qu'elle contribue à leur affaiblissement en offrant un exutoire à la solitude grandissante. La publicité qui l'accompagne, s'emploie à manipuler les besoins, les rêves ou les frustrations, de façon à faire coller la liberté des masses aux capacités de production des entreprises fordiennes. La famille devient la cible privilégiée de la publicité, prégnante, qui distille insidieusement une morale du couple atomisé, standard. Plus que cela encore, elle devient le réceptacle où se réalise la consommation et se révèlent les bienfaits de la société fordienne de masse d'abondance et de loisirs. Peu importe les journées harassantes, dispersant la famille aux quatre coins de la ville, les transports bondés, les courses au supermarché anonyme, puisqu'au bout de la banlieue se trouve le foyer, puisque le repas dans la cuisine ou la salle à manger, et la télévision – qui offre alors seulement deux ou trois chaînes – au salon la recomposent et la rassemblent chaque soir. Le développement des moyens de transport, en permettant l'industrialisation de la société sur le modèle fordien, aura en un siècle bouleversé les modes de vie des populations pour entrer dans ce que l'on commence à appeler la société de consommation de masse. Comparant les famines récurrentes des sociétés rurales à la misère des grands centres industriels du XIX^e siècle, la différence du dit progrès est-elle évidente³ ?

3 – « Entre 1820 et 1856, le salaire ouvrier annuel moyen oscille entre 1500 et 2000 euros actuels, pour 3000 h de travail par an, soit environ le double des heures travaillées aujourd'hui. À la fin de la Seconde guerre mondiale, il était de 3800 euros actuels, pour atteindre 12 500 euros en 1976. » Olivier Marchand, Claude Thélot, *Le Travail en France, 1800-2000*, Nathan, 1997, p. 24.

La seconde révolution des moyens de communication, l'informatique couplée à la connectique

Jusqu'à ces dernières décennies, la gestion de l'information, toujours pléthorique, nécessaire au fonctionnement des sociétés modernes, des administrations, des banques ou des grandes entreprises, exigeait de mobiliser des cohortes de bureaucrates submergés par la paperasse, ce qui, bien sûr, coûte très cher pour des résultats peu fiables et toujours trop longs à obtenir. L'informatique a résolu le problème ; il est devenu facile d'accumuler les données les plus brutes et les plus insignifiantes, de les organiser, de les retravailler pour les rendre utilisables. Qu'elle soit couchée dans les livres, sur des bandes ou des disquettes magnétiques, l'information circulait encore à la vitesse des moyens de transport de l'époque (le navire, la voiture, l'avion). Avec le télégraphe, puis le téléphone, elle était parvenue à voyager le long de câbles à la vitesse de l'électricité, ce qui, à l'échelle de la planète, rendait cette circulation quasiment instantanée. Mais le dispositif restait rudimentaire ; pour faire communiquer entre eux deux terminaux télégraphiques, téléphoniques ou informatiques, il fallait encore les relier de bout en bout par un fil. Autrement dit, il fallait établir une série de connections permanentes ou temporaires, ajoutant les unes aux autres des portions du réseau jusqu'à relier les deux terminaux entre eux. Cette chaîne nécessitait de mobiliser des armées d'opérateurs, regroupés dans d'immenses centres de tri, de façon à connecter les bonnes sources aux bons destinataires. Les progrès de la connectique et du traitement du signal permettent maintenant de mettre en relation directe toujours plus de personnes et de machines dispersées de par le monde ; ils rendent possible l'instauration de relations fréquentes, mais surtout permanentes, à un coût dégressif approchant l'infinitésimal, et donc accessible à toutes formes d'entreprises comme à un nombre croissant d'individus.

Cette fois, ce n'est plus seulement la finance, les matières premières, les objets de consommation, ou les éléments nécessaires à leur assemblage qui voyagent, mais aussi toute l'information nécessaire à leur conception, leur réalisation et leur commercialisation. La mondialisation de la distribution et des marchés a ainsi permis de multiplier la diversité des productions, et néanmoins de pouvoir continuer à en amortir le coût, sur le principe fordien des immenses séries standardisées. Le consommateur croit avoir le choix et la possibilité de personnaliser sa consommation, même si, dans les faits, il se voit offrir un panel de produits pour l'essentiel de plus en plus identiques, qui ne varient que par le design, la couleur, la taille ou l'ajout de quelques gadgets

superficiels... En dépit des apparences, la standardisation de la production et, en aval, de la consommation comme des modes de vie qui y sont liés, s'est accrue partout, au fur et à mesure que les nouvelles technologies de l'information et de la communication rendaient possibles l'expansion du modèle fordien à de nouveaux domaines de la vie quotidienne ainsi que son exportation dans le monde, partout où la logique capitaliste y voyait l'opportunité d'étendre son règne.

La première révolution des moyens de communication tendait à déraciner les populations et à les acculturer à la société de consommation de masse. Mais les communautés parvenaient encore, tant bien que mal, à se reformer, à se rassembler dans les quartiers ouvriers ou les banlieues en marge des bassins industriels, à transformer les plus grandes entreprises en forteresses ouvrières où elles se forgeaient une nouvelle identité. La seconde révolution, celle de la connectique, les explose dans un cosmopolitisme généralisé, en tribus éphémères (Maffesoli, 1991 & 2002), en parcelles d'individus dispersés en mille activités et une multitude d'identités de façade plus ou moins superficielles. Car les systèmes de communication ne servent pas seulement à acheminer de la matière. Ils conduisent aussi au brassage des populations, à la circulation des idées et des savoirs, à la diffusion des modes de vie, des principes de travail ou des façons de consommer. Progressivement, les cultures se fondent dans un cercle de plus en plus large, jusqu'au cercle le plus large d'une culture mondiale qui tend à dominer et à devenir exclusive.

La rationalité technologique, la standardisation des productions de masse fabriquées et distribuées à échelle planétaire, l'hégémonie des industries culturelles, la ruine des économies et des sociétés traditionnelles, l'urbanisation... conduisent inéluctablement au brassage des cultures et des modes de vie, à l'explosion de la diversité en parcelles de différences qui se combinent entre elles dans un cosmopolitisme généralisé, fertile mais épuisant⁴. La culture mondiale devient un maelström où dominent le point de vue des plus puissants et l'intérêt des plus riches, de ceux qui tiennent les rênes du pouvoir et sont en position de force au sein des structures de gouvernance mondiale, ce que Bernard Stiegler appelle la disruption : « *C'est le pouvoir de désintégration réticulaire du numérique qui pénètre, envahit, parasite et*

4 – Marie Grenier-Pezé, Esclaves ou athlètes de la vitesse ?, Sophie Le Garrec (dir.), *Les servitudes du bien-être au travail. Impacts sur la santé*, Paris : Érès, 2021, p. 69-88. Danièle Linhart, *L'insoutenable subordination des salariés*, Paris : Érès, 2021. Bernard Stiegler, *La société automatique*, Paris : Fayard, 2015. Bernard Stiegler, *La disruption, comment ne pas devenir fou*, Paris : LLL 2016.

finalement anéantit les relations sociales à une vitesse foudroyante... Et qui, telle une bombe à neutrons, anéantit tout ce qui procède de la culture et de la vie sociale. »

Jusque-là, un voyage engageait physiquement et durablement le sujet tout entier et mobilisait tant de forces pour l'accompagner, que tout déplacement était exceptionnel. Il faut maintenant si peu d'énergie aux « clics » d'ego derrière son micro-ordinateur connecté à haut débit, pour qu'il soit tour à tour, producteur, consommateur, chercheur, flâneur, séducteur, voyeur, se déplaçant d'un bout à l'autre de la planète à la vitesse de la lumière. L'homme voyage comme jamais auparavant, même quand il reste immobile⁵. Et quand il se déplace, les univers évoluent peu : les moyens de transport, l'hôtellerie, les espaces enchanteurs conçus pour le dépaysement sont sécurisés, climatisés, confortables, et de fait, de plus en plus standardisés. L'homme, libre, écartelé, à l'identité incertaine et fragmentée, passe de l'un à l'autre, avant de poursuivre sa course solitaire. Les différences atomisées ne sont plus celles des communautés, des régions, ni même des nations, mais d'hommes dispersés par le monde, ou même de portions d'individu, des gestes, des pulsions, des bribes de connaissance, des éclairs d'intelligence, réunis ponctuellement, pour des motifs éphémères et limités en segments de consommation, en parts de marchés, en groupes de projets ou de pression, en processus de production, en chaînes d'assemblage, en communautés d'intérêts⁶.

Pendant deux siècles, la modernité s'est efforcée de faire émerger l'individu, de l'extraire de la gangue des cultures locales dans laquelle il était enfermé. Avec les technologies de communication digitales, le rapport de forces entre le global et le local s'est inversé. Le global domine partout. Les productions des industries culturelles distribuées à échelle planétaire par les médias de masse et Internet véhiculent et universalisent de nouveaux modèles, jusqu'à en imprégner l'univers des sociétés les plus reculées ; ils conduisent inéluctablement à l'effacement des alternatives. La connectique, en individualisant les flux de distribution, y ajoute une dimension supplémentaire : l'explosion de la diversité en parcelles de différences qui se combinent entre elles dans un cosmopolitisme généralisé, sans cesse en recomposition, créatif, fertile mais superficiel et épuisant. Et chacun de

5 – Dominique Wolton, *Internet et après ? Une théorie critique des nouveaux médias*, Paris : Flammarion, 2000, p. 205.

6 – Voir par exemple : Christian Licoppe, Logiques d'innovation, multiactivité et zapping au travail, *Hermès*, n° 50, 2008, p. 171 et suivantes.

multiplier et de réinventer les formes d'appartenance à des communautés sporadiques, éphémères, délocalisées, virtuelles, cultivant ici et là des identités métissées passagères, fluctuantes, labiles, liquides. Le sujet lui-même explose et tend à n'être plus que parcelles de désir, que les experts en marketing s'efforcent de manipuler, s'agglutinant à d'autres en fonction d'affinités électives, pour des motifs de plus en plus irrationnels et compulsifs, avant de se défaire pour se reformer ailleurs. Dans le champ professionnel, il dispose de moyens d'action comme jamais auparavant. Cependant, il tend à n'être plus qu'un atome, un temps de travail dispersé en multiples projets, soumis au diktat de l'esprit du capitalisme, balayé par les vents du marché et de l'emploi (Lerderlin, 2020. Cohen, 2022).

Le développement local pour protéger la diversité culturelle ?

Depuis les années soixante-dix, les mouvements écologistes se mobilisent pour défendre la diversité du vivant, et ont obtenu de sanctuariser de nombreux espaces où se reproduisent les espèces les plus menacées. La défense de la diversité des cultures se pose avec la même acuité, mais la prise de conscience reste encore élémentaire. L'idée de sauvegarder la diversité des cultures populaires est généralement accueillie avec suspicion : vaine ou sans intérêt pour les uns, réactionnaire ou même dangereuse pour les autres.

Pas plus qu'on ne pourra renouveler les réserves d'énergie fossile, on ne pourra éviter que des cultures du terroir ne s'effacent progressivement, au contact de la postmodernité mondiale. On peut néanmoins protéger des espaces, des lieux, des mondes où elles se poursuivent. Ce peut être des musées, mais aussi des lieux habités, des villages, des centres villes, des paysages de campagnes, des communautés d'agriculteurs ou d'artisans, des associations culturelles qui défendent et perpétuent le patrimoine immatériel que représente telle ou telle tradition : fêtes, cérémonies religieuses, activités artisanales... Les anthropologues et les historiens ont leur mot à dire pour accompagner les projets, pour les enrichir de connaissances savantes accumulées à leur sujet, pour nourrir le débat, les polémiques incessantes suscitées sur leur histoire et leur consistance, et pour les recadrer en les situant dans l'ensemble des savoirs du monde, de façon à éviter les dérives essentialistes, passéistes quand elles représentent tel ou tel trait de culture comme figé et de toute éternité. L'État et les collectivités qui consacrent l'essentiel des subventions aux projets les plus prestigieux, généralement soumis à l'esthétique mondiale, auraient eux aussi tout intérêt à consacrer d'avantage de moyens à la défense

de la diversité des cultures, en soutenant ces initiatives, en formant les acteurs, en les aidant à promouvoir leur réalisation, en les défendant contre les promesses fallacieuses et les ambitions des promoteurs et des grandes chaînes hôtelières, qui ont déjà massacré les plus beaux sites naturels du monde, bétonné les côtes, et au mieux transformé les populations locales en obséquieux personnels de service.

Cependant, la défense de la diversité, les terroirs, ou ce qu'il en reste, servent de substrat à l'enracinement de projets culturels de développement local originaux (Colombel, Oster, 2023). Par opposition au concept d'aménagement du territoire, planifié depuis le haut par l'État technocratique dans la perspective de réalisations gigantesques, le développement local travaille sur de petits projets à la rentabilité aléatoire, souvent dans des zones isolées, en déshérence, faute d'industries de pointe ou d'atours touristiques exceptionnels, susceptibles d'intéresser les gros investisseurs institutionnels. Il s'efforce d'associer les populations dans leurs différentes composantes (élus locaux, acteurs économiques et culturels, associations...), de recenser les potentialités techniques, humaines, économiques ou culturelles d'un territoire, de fédérer les ressources et les initiatives, pour les mettre en synergie et les dynamiser. Les éléments patrimoniaux matériels et immatériels censés incarner les cultures locales sont convoqués à l'appui de la nouvelle politique. Il faut non seulement les restaurer, mais encore les instaurer comme témoins symboliques, censés représenter l'identité du site.

Peu à peu, la protection de l'environnement, des paysages, la mise en valeur d'ensembles patrimoniaux, le maintien ou l'instauration de manifestations culturelles originales, la revalorisation des produits du terroir, de spécialités culinaires ou de fabrications artisanales et industrielles locales réputées, le tourisme vert, culturel, d'affaires deviennent des axes forts des politiques d'aménagement et de développement économique des régions. Ces aspirations finissent par mobiliser l'ensemble des forces vives d'un territoire : élus, chefs d'entreprises, animateurs d'association, artistes, érudits, chercheurs, experts en communication, pour dégager, préserver, faire vivre ce qui fait l'originalité de leur ville, de leur profession, de leur région et la rend unique. La mise en valeur du patrimoine local devient, plus qu'une entreprise de sauvegarde ou de conservation, une véritable base de développement local. Et pour l'humanité, une des voies possibles de défense de la diversité des cultures.

Les plateformes en ligne contribuent fortement à l'existence et à la viabilité de ces petits projets qui avaient jusque-là bien des difficultés à se faire connaître, à nouer et à maintenir le lien avec leurs partenaires, visiteurs, amateurs,

ou acheteurs. Dans l'hôtellerie, par exemple, seules les grandes chaînes, d'ampleur internationale, avaient les moyens d'entrer en contact avec leur clientèle potentielle, de financer une centrale de réservation et des catalogues de promotion de leurs activités, forcément standardisées, parce qu'il aurait été impossible de les décrire dans leur diversité. Le Web offre la possibilité aux acteurs de projets touristiques alternatifs, même les plus petits, d'avoir un site, où ils peuvent communiquer sur leurs caractéristiques et leurs attraits, et être repérés grâce aux moteurs de recherche.

Il reste à développer des identités originales, authentiques, qui ne soient pas seulement une déclinaison fallacieuse d'un folklore de pacotille, d'un artisanat de babioles néo-rustiques, que l'on retrouve à l'identique un peu partout dans le monde. Mais au contraire, des identités qui sachent s'appuyer sur l'histoire, le patrimoine, la tradition enracinée dans le terroir, tout en ayant aussi la capacité à se renouveler, à s'actualiser, car c'est une des façons de conserver et de défendre les cultures régionales dans leur diversité. Contre la tendance à l'uniformisation des paysages, des lieux urbains, des modes de vie, des façons d'être et de faire, l'appel à l'identité, que sous-tend le développement local, est un ressaisissement de la collectivité, menacée de se dissoudre dans une sous-culture mass-médiatique, non pas pour refuser la mondialisation, mais pour y participer comme acteur s'efforçant de sauvegarder son intégrité et de maîtriser sa destinée. La collectivité exhume, retrouve, produit, crée tout ce qui peut la caractériser, non point pour l'isoler, mais pour en faire une ressource commune du groupe, une force de cohésion, un ensemble de repères pour orienter l'action et développer des processus d'adaptation au changement. Ce dispositif fait sens et lien pour les habitants, de plus, il les rend remarquables pour les visiteurs extérieurs.

Bibliographie

- BAUMAN, Zygmunt, *Identité*, Paris : L'Herne, 2010, traduit de l'anglais, (1^{ère} éd. 2004).
- BRAUDEL, Fernand, *Civilisation matérielle, économie et capitalisme XV^e-XVIII^e siècle, Les Structures du quotidien*, Tome 1, Paris : Armand et Colin, 1988.
- BRAUDEL, Fernand, *La Méditerranée et le monde méditerranéen à l'époque de Philippe II*, volume 1, Paris : Armand Colin, 1987 (1^{ère} éd. 1949).
- BRAUDEL, Fernand, *L'identité de la France*, Paris : Flammarion, 1990 (3 tomes, 1^{ère} éd. 1986).
- BRAUDEL, Fernand, *L'espace et les hommes, L'aube*. In Fernand Braudel (dir.), *La Méditerranée*, Paris : Arts et métiers graphiques, 1988, pp. 54-57).
- BRUGUIÈRE, André, *L'école des annales, une histoire intellectuelle*, Paris : Odile Jacob, 2006.
- COHEN, Daniel, *Homo numericus, la « civilisation » qui vient*, Paris : Albin Michel, 2022.
- COLOMBEL, Yves, OSTER, Daniel et al, *La France – Territoires et aménagement face à la mondialisation*, Nathan 2023.
- DAUMAS, Maurice, *Le Cheval de César, ou le mythe des révolutions techniques*, Paris : Ed. des Archives Contemporaines, 1992.
- DUBY, Georges, *Mâle Moyen Âge, De l'amour et autres essais* (chapitre : Orientation des recherches historiques en France), Paris : Flammarion, 1990, p.241.
- HALL, Stuart, *Representations. Cultural representations and signifying practices*, London : Sage publications, 1997.
- JOURNET, Nicolas. (dir.), *La Culture, de l'universel au particulier*, Paris : Sciences humaines, 2002.
- LEDERLIN, Fanny, *Les dépossédés de l'open space. Une critique écologique du travail*, Paris : PUF, 2020.
- MAFFESOLI, Michel, *Le temps des tribus, le déclin de l'individualisation dans les sociétés de masse*, Paris : Le livre de poche, 1991.
- MAFFESOLI, Michel, *Tribalisme post moderne*. In Rasse Paul, Midol Nancy, Triki Fathi (dir.), *Unité et diversité. Les Identités culturelles dans le jeu de la mondialisation*, Paris : L'Harmattan, 2002, p. 141 et suivantes.

- RASSE, Paul, (dir.), *La mondialisation de la communication*, Paris : CNRS éditions, les essentiels d'Hermès, 2010.
- RASSE, Paul, *La rencontre des mondes : Diversité culturelle et communication*, Paris : Armand Colin, 2006.
- SALMON, Christian, *Storytelling, la machine à fabriquer des histoires et à formater les esprits*, Paris : La Découverte, 2011.
- SCHUDSON, Michael, Culture and the Integration of National Societies, *International Social Science Journal* 46(1), 1994, 63-81.
- URRY, John, The Complexities of the Global. *Theory, Culture & Society*, 22 (5), 2005.
- WEBER, Eugen, *La Fin des terroirs, La Modernisation de la France rurale, 1870-1914*, Paris : Fayard, 1998.